Entre copains

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 33

PDF erstellt am: **08.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-224066

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

bourgeois d'une autre commune. Ni la ressortissante, ni le bourgeois ne sont fleur de farine, cela va sans dire. Le fait devient un peu moins fréquent, depuis quelques années, mais on le rencontre encore, de sept en quatorze, dans le canton. Ce n'était pas le cas de la femme Gachet.

La procédure nécessitant bientôt le témoignage de cette personne, je dus l'interroger. Binbin avait raison. Sa femme était une honnête fille, restée honnête femme malgré cet inconcevable mariage. Quelle aberration, l'avait jetée sous les pattes de cet individu ? Pas un mot, dans les réponses de ce témoin ne me l'expliqua, et je ne cherchai pas. Je n'ai cure que des faits. Et puis, à ne le point céler, les femmes sont de fichus auxiliaires d'enquête. Elles parlent trop, et je m'applique toujours à ne les y point encourager. Mais celle-ci n'était pas bavarde. Elle parlait de son mari avec une dignité parfaite. Ce n'est donc pas par elle que je connus le détail de son aventure, mais par sa propre sœur, qui, plaignante au procès, ne ménageait guère le prévenu. Aventure très simple, d'ailleurs Mariette — ce sera, si vous le voulez bien, le nom de la jeune femme — était, depuis plusieurs années, cuisinière chez Bonzon, le banquier. Excellents maîtres, les Bonzon ont d'excellents serviteurs. Mariette ne faisait pas exception. Et c'est là qu'un jour elle rencontra Binbin qui, ouvrier peintre, à ses moments perdus, était venu blanchir ou jaunir je ne sais quoi. Oh ! les mauvais hasards !

— Il n'y a pas de hasards, ni bons, ni mauvais, intervint le pasteur Amondruz.

— Appelle ça du nom qu'il te plaira, il n'en reste pas moins qu'un gaillard qui, habituellement, ne travaille pas un mois entier dans l'année, va s'embaucher, trouve de la besogne, et, tout en peinturlurant une paroi quelconque, fait le malheur d'une brave créature. Si ce n'est pas le hasard, c'est alors une bien malencontreuse direction.

— Ne critique pas. Que sais-tu ? Nous ne savons rien.

— Soit. Revenons au fond. Binbin est grand diseur, il est aimable, peut-être même, fut-il amoureux, bref, la pauvre fille s'y laissa prendre. Le travail de peinture dura quelques jours qui suffirent à l'endoctriner. Et, comme, on ne sait pourquoi, l'ouvrier parlait mariage, elle accepta. Madame Bonzon, qui aime beaucoup Mariette, se renseigna et fut édifiée. Mais, ni les objurgations, ni celles des parents, de la mère, de la sœur entre autres, n'eurent de résultat. Elle voulait son Binbin. Elle l'eut. Ils se marièrent.

* * *

Et ça finit comme les contes de fée et les opérettes. Couplet conjugal. Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Ce disant, le docteur Pilloud riait et se frottait les mains.

— C'est si peu fini, mon bon docteur, répartit le juge, que je commence à peine.

— Alors, je me rétracte et je m'excuse.

— Pas d'offense, comme dit Mariette. Et j'en reviens à son histoire. Le ménage ne marcha pas mal pendant deux ou trois mois. Binbin travaillait. Mais un tel zèle ne pouvait durer. Sous un prétexte quelconque, il lâcha la besogne et déserta le logis pour retourner vers ses anciens camarades. Ce furent, alors, de successives bordées. Il passait une quinzaine à rôder, puis rentrait sans le sou, et sa femme l'accueillait sans reproches. Elle « faisait des ménages » pour vivre et pour l'entretenir quand il était là. Lui profitait de ces courtes apparitions au logis pour voler les nippes de la pauvre et les vendre. Un jour, la montre. Un autre, le manteau. Le lendemain, quelques modestes bijoux ; jusqu'à des chaussures. Il en vint à bazarder les meubles. Et ce commerce eût continué si, après une nouvelle bordée, les délits au sujet desquels j'instruisais ne l'avaient interrompu.

Mariette apprit, par un journal, l'arrestation de son mari. Quelques jours plus tard, elle recevait une lettre du bonhomme, qui, abandonné par ses « amis » implorait, tout naturellement, le secours de sa femme. Elle s'empressa, se privant, dès lors, du nécessaire pour lui porter des friandises, du vin, tandis qu'elle se nourrissait d'une soupe et se désaltérait d'un verre d'eau.

La prison préventive fut assez longue, mais le drôle n'y manqua de rien. Mariette, heureuse de le reconquérir, attendait impatiemment l'audience. Ignorant le détail des faits, elle croyait à une petite peine, et Binbin entretenait cette illusion. Il fut néanmoins condamné à deux ans.

Sa femme m'intéressait, et je voulus connaître la suite de l'aventure. Au lendemain de l'audience, elle entrait chez les Bonzon, non sans avoir dûment spécifié qu'elle n'y resterait que deux années et s'être réservé, en outre, une après-midi, dans la semaine, tout les deux mois, pour aller visiter son mari.

Et c'est ici que commence l'œuvre étrange de cette bonne créature. Un dimanche sur deux elle était libre, de trois à six heures. Or, pour, en quelque sorte, tenir compagnie au prisonnier, pour ne pas s'égayer au grand air tandis qu'il s'attristait entre quatre murs, elle vint, dès son premier congé, faire les cent pas non loin de la prison, en vue des fenêtres, sans savoir, d'ailleurs laquelles de ces fenêtres, toujours muettes, éclairait la cellule de Binbin, mais persuadée, alors même, qu'il la voyait, et que cette vue le rassurait, le consolait.

De temps en temps, la pauvre ébauchait un geste de salutation, au hasard, certaine aussi que ce geste irait à bonne adresse. Des gens passaient qui remarquaient ce manège, souriaient sans bienveillance.

On l'observait des maisons voisines. Elle ne s'en souciait pas. Qu'importaient les sourires, et, même, le mépris, s'il était moins malheureux pendant quelques heures? Cependant, quelqu'un l'engagea à ne pas persister. Il est interdit de communiquer avec un détenu, et, ce faisant, elle attirerait des désagréments à son mari et à elle-même. La pensée de nuire à Binbin l'épouvanta. Elle se soumit ou, plutôt, elle trouva un moyen-terme. Au lieu de stationner, elle combina un long circuit qui la ramenait, à heures fixes, deux ou trois fois pendant l'après-midi, devant les mystérieuses fenêtres.

Elle passait sans s'arrêter, sans regarder, mais sa venue suffisait, pensait-elle, pour que le prisonnier comprit qu'elle ne l'abandonnait pas et que, loin de se distraire, elle cherchait même à lui consacrer ses heures de loisir. Et pendant deux ans, par le soleil ou la pluie, le vent ou la neige, le chaud ou le froid, elle accomplit ce pélerinage sans manquer jamais.

. . . . . .

Ces choses, maintenant sont passées. Binbin est libre. Le ménage est réinstallé. Cependant, si mes renseignements sont exacts, le gaillard a repris son existence de rôdeur, et je m'attends à le recevoir un de ces quatre matins. Que fera, alors, Mariette ? Se dévouera-t-elle encore ? Pourquoi, non ? Et, pourtant, elle a dû infiniment souffrir. Foncièrement honnête, elle se savait observée, raillée par les uns, plainte par d'autres, méprisée par beaucoup — selon le précepte : « qui se ressemble s'assemble » — eh ! bien, supporter ce mépris immérité me semble même plus douloureux que la solitude d'un deuil. Dans tous les cas, docteur, c'est le fait d'un amour résistant, qu'en dis-tu ?

Le médecin haussa les épaules, eut une mine indécise, ouvrit très grands les yeux, et « Peuh ! fit-il sous ses moustaches. Peuh! avec les femmes, sait-on jamais ? *G. Héritier.*

Entre copains. — Je remarque avec plaisir, mon vieux, que depuis que tu es marié, il ne te manque jamais un bouton.

— Ça, c'est vrai, ma femme est une vraie perle ; dès le lendemain de notre mariage, elle m'a appris à les recoudre moi-même.

Charitable. — Comment! vous, M. Légoïste, vous faites partie d'une œuvre de bienfaisance!

— Et du comité encore.

— Vous m'étonnez !

— Et que voulez-vous! Je suis comme ça... Du reste, vous ne pouvez pas vous figurer combien le contact avec les miséreux vous fait mieux jouir de votre bien-être personnel.

LE PÈRE BASTIAN

C'EST une vieille figure qui surgit brusquement du passé, une de ces figures qu'on n'oublie jamais.

De petite taille, le dos un peu voûté par l'habitude de se pencher constamment sur ses filets, le père Bastian vivait au bord de l'eau. Son domaine, c'était cette petite baraque en planches où il faisait sa reposée en fumant sa courte pipe d'écume ; c'était cette étroite pelouse, entre le chemin et la grève, où il étendait ses filets pour les faire sécher. C'est là qu'on pouvait le voir, par les après-midis de beau temps, la navette en main, penché sur les mailles cassées ou sur le fil rompu.

Vous pouviez passer cent fois près de lui, jamais il ne détournait les yeux de sa besogne. Son visage étroit, taillé à coups de hache, disparaissait sous un grand chapeau-panama auquel le soleil et les intempéries avaient donné une couleur indécise — une couleur lie de vin et jus de tabac. Ses mains noueuses allaient et venaient, entre les mailles, sans jamais prendre du repos.

Vêtu d'un pantalon de « grisette » et d'une chemise de coutil, il apparaissait comme le véritable type du pêcheur de tous les temps. Ce qui frappait le plus chez lui, c'était cette courte pipe d'écume, munie d'un couvercle de métal et toujours tournée sans dessus dessous.

Quand on passait près de lui, on ne manquait jamais de dire :

— Eh bien ! père Bastian, la pêche a-t-elle été bonne aujourd'hui ?

Il répondait à la manière des paysans que l'on interroge sur leurs récoltes :

— Oh! bien, voilà, on ne peut pas trop se plaindre !

Il faisait toujours cette réponse après avoir expédié, par le bateau à vapeur, sept ou huit « bannes » de beau poisson.

Mais, quand il n'avait trouvé, dans ses filets qu'un ombre-chevalier, deux féras et un gros vengeron, il gémissait sur les misères du métier:

— Que voulez-vous, c'est un métier à devenir pauvre comme Job. Il suffit d'un coup de vaudaire pour chasser tout le poisson au fond du lac et mettre les filets dans un état pitoyable.

Quelquefois, il m'emmenait avec lui pour pêcher à la traîne ou pour faire une « battue ».

Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir le grand bateau plat, peint en vert et qui portait le joli nom d'« Amélie ». C'était un bateau de tout repos, je vous l'assure ! On aurait pu le charger de marchandises les plus diverses et les plus lourdes, sans déplacer de beaucoup sa ligne de flottaison. A l'avant, il y avait une épuisette — sorte de petit filet monté sur un cerceau — qui devait recevoir le produit de la pêche. Le fond du bateau était recouvert de planches disjointes, laissant apercevoir un peu d'eau et, à l'arrière, la grosse bobine était là, fixée sur la planche — la grosse bobine où le fil était enroulé.

Je prenais les rames et, bientôt, nous gagnions le large.

Quand la pêche à la traîne n'avait pas été bonne, nous organisions une « battue ». Penché à l'arrière du bateau, le père Bastian tendait son filet tandis que je ramais tantôt à gauche, tantôt à droite, suivant docilement les indications qu'il me donnait. Ensuite, saisissant une grosse pierre fixée à une corde, je voyais mon père Bastian se hisser sur le banc d'arrière et lancer sa pierre de chaque côté du bateau.

« Plouf, plouf ! la pierre disparaissait dans l'eau, remontait à la surface, cependant que je ramais, les jambes tendues en avant et tout le corps penché dans un effort puissant qui faisait perler la sueur sur mon front.

Persuadé que le poisson avait envahi son filet, le père Bastian rallumait sa pipe et nous commencions à lever. Ah ! je vous assure que ce n'était pas la pêche miraculeuse et que maintes fois les échos ont retenti de clameurs et de mots énergiques que je n'oserais répéter.

Quand il avait lancé aux quatre vents des